

# Jean Chassagneux

(7 avril 1922, Saint-Jean-Soleymieux ; 21 janvier 2017, Montbrison)

## Au revoir père Jean Chassagneux !

### *O mé vére Jan de vé Bounaire*

Après quelques semaines de maladie, le père Jean Chassagneux nous a quittés. Il a fini ses jours au milieu des résidents de l'EHPAD des Monts-du-Soir à Montbrison. Son départ a été bien accompagné. Son corps repose dans la terre natale de Saint-Jean-Soleymieux. C'est un Forézien de souche. Par ces quelques lignes nous voulons lui dire adieu et honorer sa mémoire. Pendant des années il a participé aux actions de *Village de Forez*.

C'est un Forézien de la route des « balcons ». C'est au lieu-dit *le Verdier* qu'il a vu le jour dans la ferme familiale. De ce belvédère, le coup d'œil est magnifique sur la plaine du Forez. C'est là qu'il s'est éveillé à la vie. Nous pouvons mettre sur ses lèvres les paroles que chantait Charles Trenet :

*Douce France,  
Cher pays de mon enfance,  
Bercée de tendre insouciance,  
Je t'ai gardée dans mon cœur !  
Mon village, au clocher, aux maisons sages  
Où les enfants de mon âge,  
Ont partagé mon bonheur...*

Jean vit dans une famille d'agriculteurs. Sur les genoux de sa mère, il apprend les premiers éléments de sa langue maternelle et les bribes de la foi chrétienne. Il parlera patois comme première langue, mais à l'entrée en classe primaire, il devra faire abstraction de son langage coloré. Il va se mettre au français avec réussite. Le curé du village l'oriente vers les études au petit séminaire de Montbrison. Trois étapes de sa vie vont s'y dérouler.

Il quitte le nid familial et se met aux études classiques. Il est pensionnaire. Avec d'autres gars de la campagne, il suit le cursus. Les « séminaristes » en herbe forment un groupe amical. On y reconnaît Marius Fréry de Saint-Nizier-de-Fornas, aujourd'hui en retraite à Champdieu. Ils se réunissent aux congés scolaires. La vie de pensionnaire est parfois rude, le règlement est assez calqué sur le rythme des couvents ; on marche à la cloche. Le samedi matin, ses parents viennent parfois vendre des produits de la ferme, entre autres sur la place Pasteur, autrefois nommée place de la *Volaille*. Les sorties en ville sont rares ; on traverse les rues pour se rendre en rang d'oignons à la maison de campagne de Moingt. En 1939, Jean arrive au « bac ». Dans les couloirs de l'institution Victor-de-Laprade, on peut voir encore la galerie des photos de classe. Celle de 1939 précède la photo de la rhéto 1940 où figure Pierre Boulez, promoteur de la musique contemporaine. Jean prend une option et va aller au grand séminaire de Francheville.

Le deuxième passage à Montbrison durera seulement quelques heures. C'est pour son ordination de prêtre. On est en 1948, après la dure épreuve du STO, période évoquée ailleurs. Le cardinal Gerlier de Lyon vient procéder à la cérémonie qui regroupe huit foréziens pour être prêtres. La collégiale accueille familles et fidèles, c'était le 2 juillet. À l'issue de l'office, le cardinal fixe à Jean un premier poste de service. Il ira comme vicaire dans la paroisse d'Andrézieux. Il s'occupera de la jeunesse : catéchisme, patronage, colonie de vacances...

Après il va comme curé à Saint-Nizier-de-Fornas. Puis, il est envoyé à L'Hôpital-sous-Rochefort puis à Saint-Laurent, près de Noirétable. Il revient à Saint-Bonnet-le-Château et Périgneux. Il quitte les Montagnes du Soir pour rejoindre Saint-Héand et les paroisses voisines. Il ralentit ses activités en venant comme

suppléant à Feurs. Enfin, en 1999, il commence le temps de la retraite en retrouvant Montbrison. Il accomplira du service dans les Montagnes du Soir et retrouvera sa paroisse natale de Saint-Jean. En somme, tout son ministère s'est déroulé dans le Forez au sens large.

Troisième étape : la retraite... Ce sera le beau temps des activités plus libres, il confiera au papier et au micro son témoignage sur son expérience de vie. Ce sera aussi le temps où il jettera un regard réfléchi sur son parcours. Et aussi le temps des confidences. Plusieurs fois, j'ai pu recueillir ses souvenirs. Un jour nous en sommes venus à parler de la forêt. Jean aimait la forêt et les soins qu'elle nécessitait. Il aimait cuber les arbres. Ce qu'il arrivait à faire au seul coup d'œil. Il reconnaissait qu'il s'était trompé une seule fois. Il avait à gérer un bois, une petite forêt du domaine familial ; malheureusement la tempête de décembre 1999 a tout ravagé, en une nuit.

Dans sa vie, Jean était aussi un homme de bon jugement. Il aimait aussi se souvenir de son retour du STO. Revenu au séminaire, le supérieur lui fait passer des examens médicaux. La radio des poumons détecte une pneumonie ; rien d'étonnant après son séjour près d'Auschwitz. Il revient se soigner chez lui, au bon air du Verdier. Ses parents se demandent ce qu'il allait devenir. Devant quelques hésitations, le curé Brejon s'entretient avec lui. Finalement, il reprend le chemin du séminaire. Il ajoutait : *Je ne l'ai pas regretté ! C'est encore à l'artiste que je laisse le mot de la fin : Non, je ne regrette rien !* Merci Jean de ton fort témoignage !

**Daniel Allezina**



Jean Chassagneux, au foyer-résidence du Parc-des-Comtes-de-Forez  
en février 2002 (cliché Dominique Belin)

## Jean Chassagneux et *Village de Forez*

### Le patois forézien

Jean Chassagneux avait entendu et parlé le patois dès son enfance. Il le pratiquait avec plaisir chaque fois qu'il en avait l'occasion quand il revenait au pays natal. Il s'est intéressé toute sa vie à sa langue maternelle. Il disait encore, à la fin de sa vie, *penser en patois*.

Du 6 novembre 1996 au 25 juin 1998, chaque jeudi sur RCF Saint-Étienne, Jean Chassagneux avait assuré l'émission *Le parler de chez nous* en patois du haut Forez (71 séquences). Interrogé par le père Louis Tronchon, il avait évoqué la vie quotidienne des habitants du haut Forez, entre les deux guerres, particulièrement ceux du canton de Saint-Jean-Soleymieux. Chaque émission, d'une dizaine de minutes, était consacrée à un thème précis illustré de mots et expressions en patois. Il faisait revivre d'une façon très vivante beaucoup d'aspects oubliés touchant au langage, à la vie quotidienne, à la vie sociale, à la religion, aux travaux agricoles, à la maison, au bétail, aux métiers... Il s'agit d'un précieux témoignage qui a le mérite d'être conservé <sup>1</sup>.

Dès son arrivée à Montbrison, au foyer-résidence du Parc-des-Comtes-de-Forez, en 1999, il avait participé aux rencontres du groupe *Patois vivant* du centre social. Il y était resté fidèle plus de dix ans. Au cours de ces veillées, il utilisait le patois de Saint-Jean-Soleymieux, celui d'avant-guerre, de sa jeunesse qui était alors non appauvri et encore largement utilisé. Ce parler plein de finesse, riche en expressions pittoresques et souvent teintées d'humour convenait à merveille à ses talents de conteur. Il aimait surtout y retrouver dans une ambiance chaleureuse des gens le plus souvent issus du monde rural et plutôt âgés. Tous étaient devenus des amis.

Jean Chassagneux a aussi beaucoup écrit. Dès 2000, il avait rejoint le comité de rédaction de *Village de Forez* et donné plusieurs cahiers reprenant ses travaux sur le patois :

- *Lé sézu é lou trovio, Les saisons et les travaux*, publié en 2001, est une évocation du monde rural et de ses activités disparues dans les monts du Forez... Texte en patois avec traduction en français : 16 petits tableaux sur les moissons, les fenaisons, les battages, les vendanges...

- *Kokou contu d'odyéchu, quelques histoires de là-haut*, en 2004, fascicule bilingue patois-français qui rassemble contes et anecdotes du haut pays.

Deux cahiers, en 2006 et 2007, ont été consacrés à une étude approfondie de la grammaire et de la conjugaison : *Voyage au centre du patois* et *Second voyage au centre du patois*. La patiente collecte des mots et expressions du patois, de 2000 à 2010, a abouti à un *lexique patois-français* qui a connu trois éditions successivement enrichies. La dernière, en 2010, mise en forme avec le concours de Bruno Cornier, compte plus de 5 700 entrées.

Enfin, en 2010, l'ensemble de ses recherches a été réuni dans un livre de plus de 300 pages : *Un patois francoprovençal, Saint-Jean-Soleymieux*, ouvrage remarqué et qui fait référence.

### Le pays natal, la ferme familiale

*J'aime ce haut Forez parce que c'est ma terre natale et celle de mes aïeux. Je sens que mes racines sont là...* écrit Jean Chassagneux dans son cahier décrivant la vie vers 1925 dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux <sup>2</sup>. Il y parle des montagnes et des rivières, des villages, des chemins mais surtout des habitants : les étapes de la vie, les travaux, la vie à la maison, la vie sociale... tout un passé qu'il nous invite à regarder avec *lucidité et bienveillance* <sup>3</sup>.

Arrivé à la retraite, redécouvrant les carnets de comptes <sup>4</sup> que tenait avec soin son père et qu'il avait soigneusement conservés, il les a étudiés avec minutie pour reconstituer, sur une longue période (1911-1948), l'évolution économique d'une petite exploitation des monts du Forez. C'est l'objet du cahier *Écoutons les cahiers de comptes d'un paysan de Saint-Jean-Soleymieux*, une intéressante source pour les chercheurs.

<sup>1</sup> Cet ensemble d'émissions a été versé aux archives départementales de la Loire, aux archives municipales de Montbrison, à celles de la Diana avec le fonds d'archives sonores du groupe Patois vivant. On peut écouter ces entretiens en consultant le site forezhistoire.

<sup>2</sup> Jean Chassagneux, *Ce haut forez que j'aime*, supplément au n° 93-94 de *Village de Forez*, avril 2003.

<sup>3</sup> *Ce haut Forez que j'aime*, op. cit.

<sup>4</sup> Le père Chassagneux a versé ces carnets de comptes dans les archives de La Diana.

## Chantiers de jeunesse, STO

Jean Chassagneux a évoqué son enfance et sa jeunesse dans *Souvenirs d'un quart de siècle d'un jeune de Saint-Jean-Soleymieux* depuis sa naissance au hameau du Verdier en 1922 jusqu'à son ordination en 1948 à la collégiale Notre-Dame de Montbrison.

Il donne dans son récit une large place à une période qui l'a beaucoup marqué : 1942-1948. *Après l'année noire* de ses vingt ans c'est *l'ère des grands chambardements* avec l'incorporation dans les Chantiers de jeunesse puis le temps du STO au camp français d'Auschwitz tout à côté des camps de concentration de la même localité. S'appuyant sur de bonnes sources (l'abondant courrier adressé à sa famille, son agenda du moment, ses carnets de notes), il avait relaté avec précision ces moments difficiles dans *STO Auschwitz-Königstein (1943-1945)*, un épais cahier publié en 2002 et largement diffusé notamment auprès de ses anciens camarades du STO encore vivants.

Le 21 mai 1945 – *une date mémorable dans ma vie*, écrit-il – c'est le retour à Saint-Jean-Soleymieux... *J'étais devenu un autre homme* <sup>5</sup>. Puis c'est le temps de la réadaptation, le retour au grand séminaire, le parcours jusqu'à son ordination qui marque le début d'une longue vie consacrée au service de l'Église.

Étude linguistique (le patois forézien), géographique, sociologique et des mentalités (le haut Forez), économique (la ferme familiale), recherches historiques (le STO), souvenirs familiaux : Jean Chassagneux laisse une œuvre importante et qui porte une réflexion optimiste sur le monde d'hier et celui d'aujourd'hui. *Village de Forez* est fier d'avoir bénéficié d'une telle collaboration. Les lecteurs, les patoisants, tous ceux qui l'ont connu dans le cadre du centre social ont, surtout, perdu un ami. Merci et au revoir, *Jan de vé Bounaire* <sup>6</sup>.

Joseph Barou

\*

\* \*

## Bibliographie des travaux du père Jean Chassagneux réalisés pour *Village de Forez*

- *Patois de Saint-Jean-Soleymieux, essai de lexique du patois-français*, supplément au n° 83-84 de *Village de Forez*, 2001 (1<sup>re</sup> édition), n° 79 des *Cahiers de Village de Forez*, juillet 2010 (3<sup>e</sup> édition).
- *Les saisons et les travaux*, (français-patois), supplément au n° 87-88 de *Village de Forez*, décembre 2001.
- *STO (Service du Travail Obligatoire) Auschwitz-Königstein (1943-1945)*, préface de Georges Toupet, supplément au n° 89-90 de *Village de Forez*, avril 2002.
- *Ce haut Forez que j'aime, la vie vers 1925 dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux*, supplément au n° 93-94 de *Village de Forez*, avril 2003.
- *Quelques histoires de là-haut* (français-patois), supplément au n° 97-98 de *Village de Forez*, avril 2004.
- *Voyage au centre du patois*, n° 22 des *Cahiers de Village de Forez*, avril 2006.
- *Second voyage au centre du patois*, n° 31 des *Cahiers de Village de Forez*, mai 2007.
- « STO : retour en arrière », article dans le n° 107 de *Village de Forez*, avril 2008.
- *Souvenirs d'un quart de siècle d'un jeune de Saint-Jean-Soleymieux (1922-1948)*, n° 60 des *Cahiers de Village de Forez*, mars 2009.
- *Un patois francoprovençal, Saint-Jean-Soleymieux*, n° 83 des *Cahiers de Village de Forez*, un ouvrage de 312 p., 2010.
- « Un patrimoine à transmettre », communication au Printemps de l'histoire 2011, dans *Richesse et diversité des patois foréziens*, n° 96 des *Cahiers de Village de Forez*, avril 2011.

<sup>5</sup> *Souvenirs d'un quart de siècle d'un jeune de Saint-Jean-Soleymieux*, *Cahiers de Village de Forez* n° 60, 2009.

<sup>6</sup> C'était le surnom affectueux que l'on donnait à Jean Chassagneux, chez lui, à Saint-Jean-Soleymieux, parmi les anciens et qu'il utilisait dans ses cahiers de patoisant.

- Écoutons les livres de comptes d'un paysan de Saint-Jean-Soleymieux (1911-1948), n° 97 des Cahiers de Village de Forez, 2011.



Jean Chassagneux et Clotilde Gay bavardent en patois.  
Journée du patrimoine, septembre 2002, à Fraisse (Saint-Jean-Soleymieux)

## Le cheval du gros Laurent

*En hommage au père Jean Chassagneux nous publions ci-dessous, en patois et en français, un conte extrait de son ouvrage : Un patois francoprovençal, Saint-Jean-Soleymieux.*

### Le tsovè dô grô Lôrin

**D**yîn le tîn, ovan lo garo de kotôrze, y'oye in redjemîn dyîn lo cosarno de lo villo : ère le seziémou d'infantorio. Klo cosarno è t'èta demouyo dunné. Demouore ma djustu le gran pourta d'intra von se vè déroula nôtro veyâ. Taz'intin le redjemîn se déborossève de lou tsovio qu'oyon posso l'yadzu. Eron vindyu o lo refôrmo è tu le mondu pouye le z'otseta.

Le grô Lôrin n'oye prè vun : no bouno bête, bian dondo, bian pochinto, bian tu coumo se. Ma pa de lé plu dzuène, coumo se ôche. L'otyolève ô tombovè po rintra so recôrdo, sou fogouo de fouille. Tséneyève de billou, mè que d'uno... Churetu lou sandu qu'olève ô mortso vè lo villo, y montève dechu. Y rindye bian sorvissu.

Yo no vè, devolvon tou dou, vun dechu, l'otru dessus. Le grô Lôrin ô so belouso bluye, son tsopè koke pouo ekambouso, son ponie de pidanche<sup>1</sup> ô bra gotsu è lé guide de lo mouo drête.

Lou vetyo tou dou pré de Monbrisu, dô la de vé Moïn. Djustu o ko mouman le redjemîn vegne de lé moneuvre. Le grô Lôrin lessai possâ tu kô mondu. Ô chudye doré, le ponie ô bra, ma d'in pouo loin. In'orivan din n'o de lé Sinte Claire, le z'ôfiché coumandéron le pa codansso po défila djuko lo kosarno, mujeke in tète. Kan le tsovè intindè klo mujeko, son san fozai ma in tour. Se chintai d'un couo rodzuegne de dé zan. Trussai lo couo, levai lo tète, coum'in lézar, pore mondu ! E venai se plossâ radjebu lou doré sudar.

Le grô Lôrin ère be in pouo couyon de se truva étye. Ma que faire ? Yoye ma chère... Lo trupo prenai lo devola dovan lé Sinte Claire. Orya dye le colonel dô redjemîn que sorève lo marche. Le grô Lôrin oye bio tindre lé guide è lé tyera tan que pouye. Dyeje be : "bèlomin, bèlomin." Ren'o faire. Kô garyu de tsovè intindye ma lo mujeko. "A gauche, gauche", gôlai le copitaine. Lo mujeko è lou prumé ran intreron dyin lo cour de lo cosarno po lo pôto que pouyé intyé vère ôro.

"Kékin vè faire ?... se sondzai le grô Lôrin. Oye bio tyera lo brido o drête, rian'o faire. Le tsovè vouye ma viro o gotche è chère lo trupo. É ce qu'orivai : le grô Lôrin gutsu chu son tsovè se veyai ma ô métan de lo cour de lo cosarno. Lo bête s'orète ma kan lo mujeko s'orétai è foutai no grosso ricona. Lou sudar, lez'ôfiché s'ébouyèvon de rire. Oyon tou comprè ce que se possève. Kan le défilo è lo portyo de rire fuguèron fran tsobo, le grô Lôrin se redrissai, robotai son tsopè chu le na è fozai retyola so montyuro.

Fièru coumo tu, sin se demonta, tournai possâ su le grand pourta, son ponie tudzour ô bra. Gagnai vîtu le mortso de lo pidanche po vindre se zi, sou trè frumadzu è sé douè yöre de bur, in se dyisan que notro vè se méfiorye.

### Le cheval du gros Laurent

**A**utrefois, avant la guerre de 14, il y avait un régiment dans la caserne de la ville : c'était le 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Cette caserne a été démolie depuis. Il reste juste le grand portail d'entrée où va se dérouler notre affaire. De temps en temps le régiment se débarrassait des chevaux qui avaient passé l'âge. Ils étaient vendus à la réforme et tout le monde pouvait les acheter.

Le gros Laurent en avait pris un : une bonne bête, bien dressée, bien patiente, bien tout, comme lui. Mais pas des plus jeunes, comme lui aussi. Il l'attelait au tombereau pour rentrer sa récolte, ses fagots de feuilles. Il tirait des billes de bois avec des chaînes, etc. Surtout, les samedis où il allait au marché à Montbrison, il le montait. Ça lui rendait bien service.

Un jour, ils descendaient tous deux, l'un dessus, l'autre dessous. Le gros Laurent avec sa blouse bleue, son chapeau quelque peu cabossé, son panier de *pidance*<sup>7</sup> au bras gauche et les rênes de la main droite.

Les voilà tous deux près de Montbrison, du côté de Moingt. Juste à ce moment le régiment venait de faire les manœuvres. Le gros Laurent laissa passer tout ce monde. Il suivait derrière, le panier au bras, mais d'un peu loin. En arrivant en haut des Sainte-Claire, les officiers commandèrent le pas cadencé pour défiler jusqu'à la caserne, musique en tête. Quand le cheval entendit cette musique, son sang ne fit qu'un tour. Il se sentit tout d'un coup rajeuni de 10 ans. Il retroussa la queue, leva la tête comme un lézard, pauvres gens ! et il vint se placer juste derrière les derniers soldats.

Le gros Laurent était bien un peu penaud de se trouver là. Mais que faire ? il n'y avait qu'à suivre... La troupe prit la descente devant les Sainte-Claire. Vous auriez dit le colonel du régiment qui fermait la marche. Le gros Laurent avait beau tenir les rênes et tirer autant qu'il pouvait. Il disait bien : "Doucement, doucement." Rien à faire. Cette espèce de cheval n'entendait que la musique. "À gauche, gauche !" cria le capitaine. La musique et les premiers rangs entrèrent dans la cour de la caserne par la porte que vous pouvez encore voir maintenant.

"Qu'est-ce que ça va faire ?" pensait le gros Laurent. Il avait beau tirer la bride à droite, rien à faire. Le cheval ne voulait que tourner à gauche et suivre la troupe. C'est ce qui arriva. Le gros Laurent perché sur son cheval ne se vit qu'au milieu de la cour de la caserne. La bête ne s'arrêta que quand cessa la musique. Et il lança un gros hennissement. Les soldats, les officiers s'esclaffaient. Ils avaient tous compris ce qui se passait. Quand le défilé et la partie de rire furent finis complètement, le gros Laurent se redressa, rabattit son chapeau sur le nez et fit reculer sa monture.

Fier comme tout, sans se démonter, il repassa sous le grand portail, son panier toujours au bras. Il gagna le marché de la "pidance" pour vendre ses œufs, ses trois fromages et ses deux livres de beurre, en se disant qu'une autre fois il se méfierait.



---

<sup>7</sup> La *pidance* : beurre, fromage et œufs à vendre.